

Samedi 23 juin

Il y a peu de temps encore, je me serais qualifiée de fille moyenne. Taille moyenne, poids moyen, cheveux moyens. Châtains, ni courts ni longs. Jamais vraiment de mauvaise humeur, pas non plus la fille la plus drôle du monde... Côté travail : très moyen, moyen. Appartement ? Minuscule et tout juste salubre dans une rue... moyennement agréable.

Côté relations amoureuses, j'étais jusque-là abonnée aux histoires vraiment passables, ne durant jamais plus de quelques mois, avec des types pas tellement intéressants, ni réellement mignons. Nous finissions par rompre avec tout aussi peu de passion. Mais ça, c'était avant...

Depuis quatre mois, j'étais devenue une tout autre Joséphine. Je me sentais vivante pour la première fois de ma vie : enfin bien dans mon corps et dans ma tête, j'avais même repris le sport, c'est dire ! Jules était entré dans ma vie. Une tête bien faite sur un corps de dieu grec, je devais me pincer fort assez régulièrement pour être bien certaine que je ne rêvais pas. Je l'avais rencontré lors d'un rendez-vous chez mon banquier, une sombre histoire de découvert non autorisé, rapport à une paire d'escarpins à semelles rouges pas vraiment dans mes moyens,

mais tellement tentante... Il se trouvait en réunion dans une pièce mitoyenne de celle dans laquelle je patientais, nos regards s'étaient croisés, tout avait commencé et bla-bla-bla, le coup de foudre avec un grand « C » et un grand « F ».

J'avais jusque-là toujours été malchanceuse en amour, et cela avait, à la longue, sérieusement joué sur ma façon de penser. Je broyais du noir et j'étais souvent d'humeur maussade. Depuis ce jour, mes proches n'avaient de cesse de me le faire remarquer, je rayonnais : cet homme me faisait un bien fou.

Il est vrai qu'aux balbutiements de notre histoire, mes amies s'étaient montrées assez peu enthousiastes, le trouvant trop discret, me conseillant de ne pas trop m'investir dans cette relation. Difficile de leur faire comprendre que je *savais* être enfin tombée sur le bon.

Certes, il n'était pas très disponible, mais je comprenais tout à fait que son travail de fiscaliste l'accaparait tant il avait un mal fou à se libérer. Et, bien entendu..., lorsque cela lui était possible, il préférait passer la soirée seul avec moi, et je n'allais pas m'en plaindre...

Je savais au fond de moi que j'avais affaire à un grand timide qui s'ignorait. Il prenait un air faussement détaché lorsque nous nous retrouvions, un ou deux soirs par semaine. Tout ça pour se donner un genre... Un grand sensible planqué sous une carapace triple épaisseur.

En tout état de cause, j'accédais enfin au statut tant convoité de fille casée et fière de l'être. Fini la presque trentenaire transparente aux cheveux ternes, terminé l'invitée que l'on case à table avec l'autre insipide célibataire. Bientôt, on s'écrierait : « Voilà la pétillante Joséphine ! Désolé pour toi, mon chou, mais elle est déjà en couple ! »

Je concédais toutefois que Jules avait plus de mal que moi à officialiser notre relation, et c'est pour cela que j'étais bien décidée à l'y aider. Pour son anniversaire, j'avais

organisé en douce un déjeuner en présence de nos parents dans un restaurant gastronomique ! J'allais prouver à mes géniteurs que mon grand amour existait bel et bien..., car ils commençaient sérieusement à douter... Comme j'allais également rencontrer les siens, j'étais à peu près certaine que notre histoire prendrait une tournure plus sérieuse à l'issue de ce déjeuner ! Je plaide coupable : j'enviais mes amies défilant, les unes après les autres, devant l'autel... Foi de nouvelle Joséphine : ce serait bientôt mon tour !

Pour réussir mon coup, j'avais subtilisé le portable de Jules, noté le mail de ses parents et envoyé un petit message la semaine précédente :

*Monsieur et madame Bontemps,
Je suis la petite amie de votre fils et souhaiterais lui
organiser une surprise pour ses trente-cinq ans. Je
brûle d'envie de vous rencontrer et de vous présen-
ter mes parents.
Accepteriez-vous de vous joindre à nous au restau-
rant La Soupière dimanche 24 juin à midi trente ?
Dans l'attente de...*

Pour ma plus grande joie, une réponse n'avait pas tardé à arriver dans ma boîte de messagerie :

*Nous serons tous deux ravis d'être des vôtres
dimanche prochain.
Jules nous parle si souvent de vous ! Nous serons
enchantés de faire enfin votre connaissance ainsi
que celle de vos parents.
N'ayez crainte : la surprise sera bien gardée.*

J'étais ravie et surexcitée... Tout allait se passer exactement comme je l'avais rêvé, n'en déplaise à Francis... Francis ? C'est un peu gênant à expliquer... Vous voyez

ces cartoons dans lesquels les personnages principaux sont sans cesse tiraillés par leur côté ange ou leur côté démon ?... Eh bien, pour tout vous dire, mais n'allez pas pour autant croire que je suis fêlée, Francis, c'est à peu près ça, plutôt un mélange des deux... Mon côté loufoque, en quelque sorte... Il n'est jamais de bon conseil, se montre très souvent désagréable et quelquefois carrément déplacé, mais je n'y peux rien, il me colle à la peau.

En l'occurrence, Francis m'a carrément déconseillé d'organiser ce déjeuner. Mais c'est également lui qui m'a aussi poussée à me teindre les cheveux en rose fluo lorsque j'avais dix-sept ans... Bref, j'avais pris soin de bâillonner Francis et planifiais scrupuleusement depuis quelques jours déjà ce déjeuner chargé d'émotions.

J'avais envisagé différentes possibilités : Jules ému pleurant à chaudes larmes. Jules surpris et ravi me prenant dans ses bras. Jules s'évanouissant de joie... Ou encore Jules entamant une samba endiablée, même si cela était fort peu probable : il a horreur de danser.

Je ne manquerais pas de faire un rapport détaillé à Cristina et Léonie le soir même. À bien y réfléchir, c'est certainement ce qui me faisait le plus plaisir : m'affirmer aux yeux de tous...

Je passai deux heures à arpenter les boutiques et finis par trouver la robe adéquate : noire, juste au-dessus du genou, sa coupe cintrée mettait en valeur ma nouvelle silhouette acquise grâce aux nombreuses heures de cuisses-abdos-fessier que je m'infligeais désormais. Elle était très joliment décolletée, et un nœud gris argenté ornait la taille. Je pensai aussitôt à une jolie paire d'escarpins argentés, eux aussi, gisant, jamais portés, au fond de ma penderie. Je complétais mentalement ma tenue : une étole grise et une paire de créoles que ma sœur Amanda m'avait offerte à l'occasion de mon dernier anniversaire. C'était exactement ce qu'il me fallait : suffisamment classique pour faire

bonne impression à mes futurs beaux-parents et assez sexy pour plaire à Jules. Je me sentais pleine de merveilleuses ondes ultra-positives et même carrément glamour.

J'allais changer de camp et passer définitivement dans celui des ballerines de la vie ! Si j'avais pensé que j'en serais un jour ! Mais si ! Les ballerines de la vie ! Ces filles qui sont, quoi qu'il se passe, magnifiques ET maîtresses en toutes situations ! Exemple : une ballerine de la vie ne se prend pas les pieds dans un tapis en allant au bar.

Non, elle vacille, se rattrape par je ne sais quel moyen (en même temps, elle est ballerine), le mouvement en devient presque élégant, et sa longue chevelure ondule en rythme. Elle place sa main contre ses lèvres, ouvre de grands yeux de biche, et un rire cristallin sort de sa bouche divine. Les boulets de la vie dont je faisais partie se vautrent lamentablement, leurs collants se filent et, en se redressant, se tapent la tête contre la table où les deux Anglais si sexy prennent un verre, qui se renversent, évidemment.

En route pour mon appartement, je m'arrêtai devant la vitrine d'un salon de coiffure et y pénétrai sur un coup de tête. J'en ressortis une heure plus tard avec un carré long. Je rentrai chez moi et essayai la tenue avec tous les accessoires : je ne me rappelais même plus la dernière fois où j'avais été autant satisfaite de mon reflet. Pour ainsi dire jamais. J'étais décidément ravie.

Cette coupe de cheveux mettait en valeur mes yeux marron-vert, j'étais prête à dévorer la terre entière ! Je me vernis consciencieusement les ongles et me couchai de bonne heure : je voulais être en pleine possession de mes moyens pour ce déjeuner. J'allais passer une dernière nuit dans la peau de la fille moyenne, fini le boulet : ballerines, me voilà. Préparez le champagne qu'on glousse ensemble !

Dimanche 24 juin

Ce matin-là, ce devait être un signe, mon radio-réveil ne sonna pas. Une panne de courant généralisée sévissait dans le quartier. Je me réveillai à onze heures trente et manquai de m'évanouir en apprenant l'heure. J'appelai aussitôt mes parents afin d'être certaine qu'ils ne soient pas en retard.

Ma mère semblait tout aussi excitée que moi, si ce n'est plus. Elle devait secrètement désespérer que je ne leur ramène jamais de futur gendre. Je me souviens encore de son regard effrayé lorsque j'avais évoqué le fait d'adopter deux chihuahuas. Je dus parer au plus pressé, m'habillai, me maquillai rapidement et bénis le coiffeur : le brushing de la veille rendait encore très bien.

Je me hâtai jusqu'à la bouche de métro, priant et croisant les doigts pour que rien ne le retarde. Je poussai un gros soupir de soulagement lorsque j'aperçus enfin l'enseigne du restaurant à midi cinquante. Les deux couples de parents devaient être déjà installés, et, étant donné le peu de ponctualité de Jules, j'étais à peu près tranquille le concernant. C'était sans compter la bouche d'égout, située juste devant l'entrée de La Soupière : le talon de mon fabuleux escarpin argenté droit y resta fiché. Le portier, très

gentil, vint m'aider, mais le talon ne céda que pour se désolidariser complètement du reste de la chaussure... Il était midi cinquante-sept, j'étais très en retard, je n'avais plus qu'une chaussure digne de ce nom, mais je conservais un moral à toute épreuve. J'étais une ballerine, oui ou non ?

J'entrai enfin dans la salle du restaurant, essayant de garder un semblant de dignité tout en clopinant, et me dirigeant vers la table indiquée par le serveur.

Au fond de la salle, je distinguai un couple grisonnant faisant face à mes parents, qui avaient l'air encore plus crispés qu'à leur habitude.

J'avais imaginé maintes et maintes présentations en bonne et due forme, mais tout cela allait devoir être bâclé. Quel dommage ! Je sentis à cet instant Francis sortir de sa tanière. Il allait se faire une joie de me rappeler que j'avais voulu mettre la charrue avant les bœufs. Fermant les yeux et le chassant de mon esprit, j'étouffai dans l'œuf le début de révolte.

Lorsque j'arrivai à la table, les parents de Jules se retournèrent pour me saluer. Je crus déceler un soupçon d'étonnement dans leurs yeux.

— Bonjour ! Je suis Joséphine, dis-je en leur tendant la main.

Ils ne bougèrent pas d'un poil, visages crispés, bouche tremblotante pour madame, et j'observai du coin de l'œil ma mère qui ne cessait d'ouvrir et de fermer successivement la bouche.

— Pardon ? finit par dire le père de Jules.

— Je suis Joséphine.

Sa femme s'était empourprée.

— Bonjour, je vous en prie, asseyez-vous, dit-il.

— Je suis désolée, j'avais prévu d'arriver avant vous tous, mais j'ai eu un... petit problème avec ma chaussure.

— Tu ne t'es pas fait mal, ma chérie ? s'inquiéta ma mère.

Je leur trouvai à tous un drôle d'air ; l'atmosphère était bizarrement très lourde.

— Jules ne devrait pas tarder. Je pense qu'il ne s'attend à rien : nous devons déjeuner en amoureux !

M. Bontemps me détaillait avec insistance.

— Quelque chose ne va pas ?

Il se détendit d'un coup :

— Mais c'est ça ! Vous avez fait une coloration à vos cheveux ! Marthe, c'est ça !

Marthe Bontemps en était visiblement beaucoup moins sûre :

— Hum... Je ne sais pas.

— Non, pas de coloration. Je suis bien allée chez le coiffeur hier, mais...

— Mais sur les photos...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il reçut un violent coup de coude de la part de son épouse. Mais plus rien n'avait d'importance : Jules avait montré à ses parents des photos de moi ! C'était plutôt bon signe ! Francis allait pouvoir aller se rhabiller !

— Sur les photos ? continuai-je.

Je jetai un coup d'œil à mes parents. Curieusement, mon père fixait son assiette vide tandis que ma mère semblait se décomposer un peu plus chaque seconde.

— Enfin, Marthe ! Arrête un peu ! Je suis désolé, mais vous êtes toute différente des photos que Jules nous a montrées. Un peu plus ronde peut-être ?

Mme Bontemps, désormais tassée dans sa chaise, jouait avec sa fourchette et laissa son mari s'enfoncer.

— Vous êtes bien cette jeune étudiante en médecine ?

— ...

— Victor !

— Mais enfin, Marthe !

— Tu ne comprends pas qu'il y a un... problème ! lâcha-t-elle.

— Il... doit y avoir méprise... Je ne suis pas étudiante en médecine...

Le pauvre homme... Jules ne m'avait jamais évoqué un quelconque problème. Alzheimer peut-être ? Sénilité précoce ?

— Ah ! Mais je suis formel, je me souviens parfaitement de ce que nous a raconté Jules ! À moins...

Il devint cramoisi et se mit lui aussi à considérer son assiette avec la plus grande attention. À cet instant seulement, j'eus un très mauvais pressentiment. Même Francis s'abstint d'intervenir, ce qui n'était pas bon signe du tout. C'est le moment que choisit Jules pour pénétrer dans la grande salle de La Soupière. Il semblait d'humeur plutôt joyeuse, et son visage se défit lorsque ses yeux se posèrent sur notre petit groupe. Il resta pétrifié, et, durant ces quelques secondes, mon cerveau mit en place les pièces du douloureux puzzle. Une blonde, médecin, ses amis rarement rencontrés et son travail très prenant : emballé, c'est pesé. Adieu les ballerines de la vie, retour à la case boulet.

Il se décida enfin à avancer jusqu'à nous. Il avait dû comprendre à nos têtes que la messe était dite. Je gardai un sourire digne plaqué sur mon visage livide malgré l'horrible envie qui me taraudait de lui crever un œil avec mon talon rescapé.

— Je... Hum... Je vais tout t'expliquer... Maman, papa, madame, monsieur...

Je hochai la tête, attendant ladite explication... Peut-être s'agissait-il d'une ex qui n'arrivait pas à tourner la page et qu'il n'avait pas su éconduire, ou plus simplement une folle qui le harcelait... J'étais prête à entendre toutes sortes d'excuses, du moment que je puisse intégrer le gang des ballerines, entrapercevoir un coin d'autel et entendre quelques mesures d'un hymne nuptial.

— Je voulais te le dire depuis quelque temps déjà... Une rencontre comme on n'en fait qu'une dans une vie...

— Merci, répondis-je bêtement.

— Euh..., non... J'ai rencontré quelqu'un... Je ne savais pas comment te le dire, mais..., enfin... Je te souhaite réellement plein de bonnes choses pour la suite, Joséphine. Je ne voulais pas te blesser... Sincèrement..., je ne savais pas comment te l'annoncer.

Je bloquai volontairement l'information pour qu'elle ne parvienne pas à mon cerveau.

— Enfin, mais assieds-toi, chéri, nous allons commander, m'entendis-je répondre.

— Joséphine, je suis désolé, mais c'est... terminé entre nous.

— Je savais bien que ce n'était pas la fille de la photo ! dit M. Bontemps, triomphant, à son fils mortifié.

J'avais l'impression de m'être pris un bus en pleine figure. Suivi d'un scooter, puis d'une camionnette tirant elle-même une remorque assez chargée. Je restai figée sur ma chaise, fixant à mon tour le liseré argenté qui ornait mon assiette.

Je rencontrais enfin un type correct, après une multitude de losers, je me sentais pour la première fois de ma vie pleine de confiance en moi, je touchais presque les tutus des ballerines du bout du doigt, et il « ne savait pas comment me l'annoncer ». Depuis plusieurs semaines. Allant même jusqu'à parler de l'autre à ses parents. Joséphine promue reine des boulets.

— Je suis vraiment rassuré que tu le prennes bien, dit Jules, soulagé en me tapotant la main. C'est du sérieux avec elle, tu sais... La femme de ma vie.

C'est à cet instant que tout bascula. Comme si l'interrupteur FOLIE était passé en mode ON dans les limbes de mon encéphale. Je pensais avoir touché le fond... Je ne faisais que commencer à creuser la tombe de ma fierté à la petite cuillère. Je ne sais toujours absolument pas ce qui me passa alors par la tête. J'ai dû me dire que j'avais

assez réagi « moyennement » depuis ces trente dernières années... Alors..., j'ai tout cassé. J'ai littéralement ravagé une bonne partie du restaurant. Le personnel fut si stupéfait de ma réaction qu'il mit un bon moment avant de réagir, et j'eus le temps de faire des dégâts considérables.

Vas-y que je te balance la vaisselle à travers la pièce, que je te tire sur les nappes alentour (tachant au passage un nombre record de tenues plus ou moins seyantes des clients endimanchés), que je te mette un coup de pied dans le chariot à fromages... Et ce n'est pas tout !

Lorsqu'ils essayèrent de m'attraper, je réussis à esquiver leurs tentatives, tel un taureau dans l'arène ! Je fis preuve d'une résistance, d'une endurance et d'une réactivité qui me surprirent moi-même.

J'avais toujours entendu dire que, dans certaines situations très particulières, nos forces pouvaient se décupler : La Soupière et ses clients purent vérifier que ce fondement était exact... Me voilà bondissant entre les tables et renversant au passage le maximum de choses. Je retournai une saucière de gribiche à droite, balançai un nappage au chocolat sur les vitres, puis arrachai même une paire de doubles-rideaux – hideux, soit dit en passant...

Tout s'arrêta lorsque le sommelier réussit à me ceinturer. Je fus, après coup, somme toute assez vexée : il était tout gringalet et j'étais certaine de lui échapper. Il confirma le fait que l'habit ne faisait pas forcément le moine... ni le tablier le sommelier.

Jusqu'à cet instant précis, je me sentais dans un état presque euphorique, assistant à cette scène surréaliste de l'extérieur. Comme si je m'étais échappée de ma propre enveloppe corporelle. Au moment où le petit homme malingre me stoppa net dans mon élan, alors que j'allais atteindre un chariot surmonté d'un sublime dessert orné de macarons, toutes mes forces m'abandonnèrent d'un coup. J'eus l'impression de me réveiller brutalement, comme

lorsqu'on tombe du lit en pleine nuit... et qu'on se ramasse, en prime, le coin de la table de chevet dans la tempe.

J'entendis un monsieur moustachu murmurer à sa femme :

— Bon sang, ça me fait penser à la fois où ce sanglier est entré dans le relais de chasse.

Tout cela me parut durer une éternité... La police nota cinq minutes sur la déposition.

Je redescendis brutalement sur terre et pus contempler l'ensemble de mon œuvre : un silence de plomb, une salle ravagée, des clients scandalisés, mes cinq convives blancs comme des linges, et moi-même, encore sous le joug du sommelier gringalet. Le directeur du restaurant ne se montra pas extrêmement compréhensif, sa compagnie d'assurances lui ayant conseillé de contacter le commissariat... Heureusement pour moi, les policiers, une fois mis au courant de toute l'histoire par mes parents morts de honte, furent plutôt indulgents... J'appris à cette occasion que ce genre de situation se produisait bien plus souvent qu'on ne pouvait le penser.

En quittant la salle sous bonne escorte, fixant mes pieds nus (j'avais perdu ma chaussure intacte dans la bataille), j'entendis le moustachu souligner qu'il n'y avait pas mort d'homme : le sanglier, lui, avait blessé quelqu'un.

Lorsque j'osai enfin croiser le regard de ma mère, je sus que je risquais fortement d'être déshéritée... Je reconnus dans ses yeux la lueur perçue la nuit où, à dix-huit ans, j'avais emprunté la voiture parentale en douce pour rejoindre des amis... et que j'avais malencontreusement embouti la porte du garage en rentrant à cinq heures du matin.

Je dus aller au commissariat signer la déposition selon laquelle je reconnaissais tous les faits qui m'étaient imputés. Avec cinquante témoins oculaires, je ne pouvais me permettre de réfuter quoi que ce soit. Ma mère avait préféré

rentrer, tandis que mon père m'attendait à la sortie du poste de police. Il proposa de me ramener chez moi. Le trajet en voiture jusqu'à mon appartement fut extrêmement silencieux. Toutefois, lorsqu'il se gara devant la porte cochère de mon immeuble, il me regarda en réprimant un sourire :

— Tu sais que j'ai toujours rêvé de faire ça ?

— ...

— Tout casser ! Comme ça ! On se serait cru dans un film de Belmondo. Par contre, je pensais que tu aurais le dessus sur ce sommelier...

Nous partîmes dans un fou rire salvateur ; un poids énorme s'enlevait de ma poitrine.

— Allez, file... Je ne vais pas te dire que ce que tu as fait est bien, ni « un de perdu, dix de retrouvés », mais, en tout état de cause..., ce Jules..., c'est un fieffé connard.

Je jetai une bise appuyée sur la joue de mon père et quittai la voiture sans me retourner. Je ne voulais pas gâcher ce moment de complicité par la vue des larmes qui roulaient sur mes joues.